

André Brie, voyage en Iraq du 2 au 10 janvier 2007

Abdullah, Samira, Asaad – armes de l'armée US américaine et l'arrogance européenne

2 janvier, 7 heures

Je suis assis dans l'avion à Paris et je veux commencer, comme presque toujours pendant de tels voyages – mon journal. J'ai de la peine cette fois-ci pourtant, beaucoup de peine. Depuis trois ou quatre jours il faut que je m'efforce d'être de bonne humeur et attentif. Juste pendant la danse dans la nuit de la Sainte Sylvestre j'ai finalement confessé à Ingrid comment je me sens vraiment. Ça sera ma huitième visite en Iraq. Mais à cette fois-ci, le courage m'a quitté ; ou peut-être non pas le courage, mais le calme, surtout étant donné que nous voyagerons aussi dans la province rebelle de Diyala et que nous tenons aussi encore au plan d'arriver jusqu'à Bagdad. Il y a deux jours, Saddam Hussein a été exécuté dans ce qui fut un spectacle dégoûtant. Mais de toute façon, la situation en Iraq devient pire de mois en mois. Naturellement je peux me dire : André, ne sois pas sentimental, ne t'échauffe pas. Nous savons que Abdullah Aljubori que je connais depuis 2003 fera tout pour notre sécurité, que nous serions dans les meilleures mains. Mes sentiments pourtant ne font pas attention à ma tête. Et le fait que je perdrai une semaine de vacances, une des quelques semaines libres avec Ingrid et Saira me préoccupe encore plus. Mais mon collègue Paulo Casaca et moi n'avons pas trouvé une autre date. De toute façon nous n'aurions pas pu faire nos arrangements en fonction de l'exécution de Saddam quand nous cherchions pour des vols et des partenaires de conversation. Il vaut mieux que je ne m'élargisse pas sur mon état d'âme ici. Après tout cela ne concerne que mes proches. Pourtant mes notes perdront mon sens si je me limite aux façades.

Je suis parti de la maison à 4 heures. Les lumières de Noël dans les arbres des jardins m'ont encore accompagnés quelques minutes. Seulement la maison de mon ami Jürgen se trouvait étrangement et tristement dans le noir, depuis qu'il est décédé d'une façon si horriblement surprenante il y a trois semaines.

A Paris il me faudra attendre pour 5 heures sur l'aéroport. Quand j'étais de retour de l'Iraq il y a une année, je pouvais lire dans un journal que moi (et d'autres) étaient à la maison plus sur les grands aéroports internationaux que parmi les hommes et ne savaient plus qui les avait élu. Même au « ND » il y a des journalistes excellents, mais la mode ancienne de ne pas vraiment discuter des opinions politiques mal reçues, mais d'essayer de détruire au contraire l'intégrité personnelle de gens mal aimé/es vit et revit encore et encore. Il faut vivre avec cela au PDS. Contre Ronald Weckesser, Christine Ostrowski, Ingrid et d'autres il y est en cours en ce moment une procédure agressive d'exclusion, la première telle procédure collective depuis le temps du SED, et la commission d'arbitrage de Saxe vient juste de documenter tout son mépris pour les concernés en ne se tenant même pas aux formes les plus primitives de la procédure pour eux. Quelques-uns souhaitaient apparemment qu'une purge précède à la fusion des deux partis. Je suis persuadé que l'histoire que nous ne surmontons pas nous rattrape encore et encore et prévient surtout des décisions judicieuses toujours nécessaires dans l'actualité politique. Mais aussi dans ce cas il vaut que ce qu'avant aurait été une tragédie, se répète maintenant comme une farce. Les commissions d'arbitrages joue aux commissions de contrôle du parti et ne réalisent même pas que leur temps est long passé. Ingrid le vit différemment bien sûr. Pour elle, il se répète de très près ce qu'elle a vécu en 1987. Mais je peux la calmer. A cette fois-ci personne ne peut l'envoyer pour réhabilitation dans le charbon brun.

Volons, donc, à Paris pour que le JOURNAL puisse voir son jugement confirmé !

Dix heures et demie

Je ne sens plus rien de ma déprime de ce matin. Quand il y a une heure et demie je me promenais dans la salle d'attente triste, j'aperçus soudain Abdullah Aljubori. J'étais heureux

immédiatement, mais lui aussi me dit bonjour d'une façon très chaleureuse. Nous nous rappelons de notre dernière rencontre de chance sur l'aéroport de Bagdad il y a un an et demi. Maintenant je ne sais non seulement, je sens que le voyage est bien organisé d'une façon responsable. Il me raconta qu'à partir d'Erbil 16 hommes armés de sa garde personnelle vont nous accompagner. Mais d'Abdullah lui-même il y part un sentiment de sécurité, une souveraineté qui est difficile à expliquer. Il a survécu 14 tentatives d'assassinat depuis 2003. Son frère a été assassiné d'une façon bestiale par un escadron de mort (il a été traîné à mort par une voiture), un de ces neveux, qui appartenait à ses gardes de corps, a été assassiné. En 2006 Abdullah fut incarcéré sans accusation, mais son courage ne semble pas du tout abîmé, son engagement pour son pays d'autant moins. En 1990 il était émigré en tant que dentiste en Grande Bretagne, 2003 il était retourné en Iraq, d'abord en tant que maire de Mughdadia, après en tant que gouverneur de la province de Diyala. Moi-même j'ai fait l'expérience de l'admiration dont il est l'objet à Diyala plus qu'une fois. Aux élections de 2005 l'on a enlevé son nom des bulletins électoraux. Ses interventions auprès de la commission centrale électorale restèrent sans résultat : A cause d'une faute à l'échelon provincial, l'on ne pouvait pas répéter toutes les élections. Depuis il y gouverne à Diyala un adhérent tout à fait inconnu des milices fondamentalistes.

Abdullah pourrait passer sa vie en aise et calmement à Londres, mais justement cela il ne le peut pas. Il ne se résigne pas et ne peut pas se résigner. Il est d'une énergie joyeuse. Comme une machine, je pense, et me corrige tout de suite. Simplement un homme merveilleux, de bon cœur et plein de confiance. Allah, il me dit, sait ce que je fais pour les gens à la maison, pour tous et pour beaucoup d'individus. Il me protégera. Je ne suis pas capable d'une telle fois, mais sa joyeuse confiance m'infecte tout de suite. Je lui raconte de Saira, lui montre une photo, et nous découvrons une communauté qui nous rapproche encore plus l'un de l'autre : Il a une fille âgée de trois ans, aussi une petite dernière bien aimée.

Le 3 janvier, 10 heures, à l'hôtel d'Erbil

Après un voyage de plus de 24 heures nous atterrissons le matin à 4 heures à Diyala. Pendant le trajet vers la ville, je peux voir, même dans la lumière éparse des quelques lanternes combien a déjà été rebâti dans les dernières 11 mois à Erbil. À 5 heures nous sommes à l'hôtel et avons la chance de dormir pour 3, 4 heures. Sur les terrains d'ombres des prés il y a du givre, mais le matin est enveloppé d'un soleil de printemps. Notre programme de travail commencera à 12 heures. Je lis d'abord dans deux journaux kurdes de langue anglaise, puis dans le journal de Mihael Sebastien qui m'a captivé dès les premières pages. A l'insistance d'Abdullah nous avons abandonné notre plan de voyager à Bagdad. Les forces armées des États-Unis ne peuvent pas mettre à notre disposition un hélicoptère ; la route terrestre est trop dangereuse. En plus, là nous étions d'accord, la rencontre avec le premier ministre Maliki serait un jeu irresponsable après l'exécution de Saddam.

12 heures

A l'hôtel, où moi aussi j'avais logé en 2006 nous nous rencontrons avec le gouverneur de la province, Nawzad Hadi Mawlood, et le ministre de l'éducation supérieure du gouvernement régional kurde, Dr. Idris Hadi Salih. Abdullah apparemment les connaît tous les deux très bien.

Le Kurdistan n'est pas une oasis, mais la situation est infiniment meilleure que dans les autres parties de l'Iraq. 60000 étudiantes et étudiants, de plus en plus aussi des provinces arabes, étudient en ce moment aux universités du Kurdistan dont cinq d'État, deux privées, trois collèges techniques et 15 instituts. La moitié sont des étudiant/es, le ministre répond à ma question. « A Bagdad ce sont beaucoup moins, et entre temps toutes sont voilées là bas. Muktadar al Sadr (un des chefs de milices ; A.B.) fait des mosquées de toutes les universités. Chez nous les femmes au contraire sont libres comme en Europe. » Pour les universités, je pense, cela pourra aller peut-être. Pour le reste, cela je le sais aussi de mes

visites antérieures, les femmes surtout dans les territoires ruraux kurdes continuent d'avoir des très, très grands problèmes.

Notre discussion devient concrète et pratique très vite ; cela est le fait non pas en dernier lieu de la présence de Tomaz Dentinho, un professeur portugais des universités des Açores qui accompagne Paulo, Abdullah et moi : des possibilités de la coopération avec des universités européennes, des bourses pour des étudiants iraqiens en Europe, la formation de lecteurs universitaires. Pour 20 ans l'Iraq avait été isolé au plan international. Le système éducatif jadis progressif a été détruit. Le Kurdistan bel et bien a joui d'une indépendance de fait depuis 1992, mais a souffert de l'embargo contre l'Iraq et de l'embargo de Saddam Hussein contre la région kurde. L'approvisionnement en électricité aussi au Kurdistan est mauvais. Seulement pour 3 ou 4 heures par jour il y a de l'électricité du réseau central ; pour l'autre part, ils y courent les générateurs des hôtels, des administrations et des hôpitaux. La plupart des ménages privés n'ont pas de telles possibilités. La déception sur l'absence et le manque d'activité de l'Union européenne est grande. La notre aussi. Je raconte de mes tentatives jusqu'ici échouées d'amener au moins la commission européenne à aider aux survivants de l'attaque de gaz toxique empoisonné de Halabja. Dans la commission l'on craint pourtant que des projets au Kurdistan pourraient être compris par le gouvernement iraqien ou par la Turquie aussi comme une contribution à une autonomie kurde. Le ministre réagit immédiatement : « Nous ne voulons pas une division de l'Iraq. Notre avenir se situe dans ce pays. Nous sommes prêts de collaborer sur tous les projets avec Bagdad. » Cela, je l'ai dit seulement il y a quelques semaines à la commissaire étrangère de l'UE. Mais jusqu'ici cela n'a pas aidé.

Naturellement nous discutons de l'exécution de Saddam Hussein. Un des conseillers du ministre (tous les hommes que nous rencontrons aujourd'hui ont vécu en Grande Bretagne), Dr. Amin Barzanji, souligne : « Nous les Kurdes voulons regarder en avant. Nous avons eu l'expérience une oppression brutale. Les dommages de guerre sont grands. Les forêts des montagnes ont été coupés et même ces jours-ci les arbres des rues sont souvent abattus par les citoyennes et les citoyens des villes, parce qu'ils n'ont pas de bois pour le chauffage et pour le four de cuisine. Les installations d'approvisionnement en eau sont usées, la saleté est grande, à beaucoup d'endroits il n'y a pas de service d'enlèvement d'ordures. Mais nous les Kurdes ne voulons pas la revanche. Notre culture prévient aussi que nous célébrions l'exécution de Saddam. » Le gouverneur d'Erbil ajoute : « L'on ne comprend guère les Etats-Unis. Peut-être ils ont transféré Saddam aussi vite à Maliki pour que la critique ne se dirige plus contre eux, mais contre le gouvernement et les milices de Sadr. Saddam a la responsabilité pour un million de morts en Iraq, mais la situation de ces jours ne se distingue en principe guère de ça. On aurait du investiguer en plus tous les crimes de Saddam avant la cours et les condamner, par exemple, l'attaque de gaz empoisonné contre Halabja, la destruction et l'expulsion des Arabes de Marches au Sud, l'assassinat de ces propres parents à Tikrit et les guerres contre l'Iran et le Kuweit. »

A peu près de 19 heures

J'utilise une brève pause pour remettre mes notes à l'état actuel. Après la discussion de 2 heures et demi à midi, nous sommes allés à un nouveau magasin de grande surface « New City » (« Nouvelle Ville ») que l'on pourrait rencontrer aussi dans les centres de villes européennes.

Un « Joyeux Noël » énorme et un tigre de Noël particulièrement *kitsch* accueillent les acheteuses et les acheteurs qui ne peuvent appartenir qu'à la couche supérieure qui se développe rapidement de la ville. Plus que rien – je m'imagine qu'en Allemagne les grandes surfaces décoreraient aux jours fériés musulmans. L'on peut voir beaucoup de préjugés confirmés en Iraq, beaucoup plus seront démentis. A l'étage supérieur du bâtiment il y a un restaurant, dans lequel le ministre nous invite avec quelques collaborateurs. Je ne vois pas mal de femmes qui y mangent même sans accompagnement mâle, quelques-unes voilées, la plupart habillée de façon européenne. Oh, et notre table se remplit très vite avec les

salades merveilleux, la crème d'aubergine, le pain rond et plat que j'aime autant, les tomates grillées, les paprikas, les piments, des végétaux marinés, riz, kebab, du poulet grillé, de l'agneau et des petits gâteaux de pâte feuilletée avec du miel et des pistaches. Après le vol de nuit et le petit déjeuner manqué je suis plus ou moins en mesure de jouir au moins d'une partie de cette abondance. Les conversations continuent et retournent encore et encore à l'exécution de Saddam. Je me rappelle l'opinion d'un banquier qui a étudié en Pologne, en Angleterre et en France : « Il fallait juger Saddam pour ses crimes. La plupart des Kurdes aussi considèrent la peine de mort comme juste. Mais personne n'aurait dû célébrer l'exécution. Cela divise notre pays encore plus, surtout du point de vue culturel parmi les forces séculaires et les fondamentalistes, parmi ceux qui s'orientent vers le futur et ceux qui veulent la revanche et le séparatisme. »

Il faut que je pense à la SMS que mon ancienne stagiaire Stella m'avait envoyé avant le départ et au courrier électronique que j'avais reçu de Simone Oldenburg, une institutrice. Moi-même j'étais choqué, mais au contraire des deux, je n'avais même pas réfléchi aux conséquences possibles de l'exécution. Apparemment elles avaient eu raison.

Après le dîner mon grand désir était satisfait. Ni en 2005, ni en 2006 j'avais pu voir l'ancienne cité dans la forteresse. Erbil existe depuis à peu près 6000 ans, la ville la plus ancienne avec population constante du monde. Pendant les temps anciens elle s'appela Urbilum. Je suppose que le mot « urbain » d'origine latine et anglaise ont leurs origines ici. Les Kurdes l'appellent Hawler, ce qui veut dire « ici ». Beaucoup de civilisations ont siégé au cours des siècles à Erbil, 2000 ans avant notre ère elle était mentionnée pour la première fois par le roi de Sumer. Depuis 2350 il y a eu apparemment une population kurde dans la région, nous raconte le responsable pour la restauration commencée de la citadelle large de 110000 m² et de l'ancienne cité. Les dernières 820 familles étaient relogées récemment et ont reçu des nouveaux appartements dans la ville pour pouvoir commencer les travaux et pour pouvoir les finir au cours de dix ans. Après eux et d'autres doivent avoir la possibilité de retourner, pour que la citadelle ne reçoive non seulement un caractère muséal, mais un caractère vif, moderne et usé. Maintenant ça a l'air plutôt triste. La plupart des bâtiments est en ruine, les rues pleines de débris, mais partout l'on peut découvrir des détails pleins de charmes de maison traditionnelles ottomanes. Les couches vraiment anciennes resteront pourtant couvertes pour toujours sous les constructions des derniers siècles.

Peu de temps avant minuit

Il faut encore rapporter sur des rencontres que nous avons eu à 7 heures et demie avec des conseillers du ministère de planification et de l'éducation supérieures et notre dîner tard dans la soirée avec Abdullah Aljubori, pendant lequel nous trois européens le martelèrent avec nos questions et ses réponses m'amènèrent à la conclusion : « Je savais toujours à quel point il est difficile de comprendre la situation en Iraq, mais à partir de maintenant je serais encore plus prudent dans mes jugements. » Il avait été question de la composition religieuse de la population iraquienne et la remarque facile que soixante pourcents étaient des Shiites. A part le fait que Abdullah pensa que dans le passé de telles différences n'avaient au moins pas provoquées des conflits violents et pleins de haines, il mit considérablement en question les nombres eux-mêmes. Au maximum deux- cinquièmes des iraqiennes et iraqiens appartiennent à l'orientation de foi shiite. Les résultats élevés des partis shiites ne s'étaient produits qu'en raison de la pression massive des milices au Sud. Abdullah nous raconta comment était la situation dans des familles quand les partenaires appartenaient à des directions différentes, mais j'étais beaucoup trop fatigué pour pouvoir suivre attentivement et pour prendre des notes. Tout au moins je sais maintenant que la pierre de prière que l'on m'a offert à une autre occasion doit être une pierre shiite, car des sunnites ne l'emploient pas.

Le 4 janvier, le matin

Je me passe encore une fois le petit déjeuner. Aujourd'hui nous partons vers Diyala. Là, au revoir au confort et à la sécurité. Depuis hier, les premiers hommes de l'escorte sont là et

nous inquiètent déjà un peu avec leur impatience hectique. Je me suis baladé encore un peu devant l'hôtel ; une promenade n'était guère possible ou seulement avec difficulté sans déclencher préoccupation et excitation attentive, car l'hôtel, comme tous les bâtiments publics à Erbil depuis les attentats de bombes il y a deux ans, est barricadé d'un mur tout autour et gardé d'un poste de police. Il faut que le soleil se coince à travers quelques nuages, mais il y réussit. Néanmoins il fait froid, certainement pas plus que deux/trois degrés au dessus de zéro. Mon téléphone cellulaire ne fonctionne pas, mais sur le clavier arabe de l'ordinateur de l'hôtel j'ai pu envoyer un bref courrier électronique à Ingrid. Je suis bien, le voyage vaut la peine, ne te fais pas de soucis ! (Bien sûr, j'ai écrit d'une façon émotionnelle, plus élaborée, pour cette raison pourtant avec beaucoup de fautes aussi, parce que assez souvent je ne trouvais pas les lettres latines correctes.) Cette possibilité de communication aussi manquera dans les prochains jours.

Dix heures et demie

J'ai discuté pour une heure avec Dr. M. Amin Barzanji trois propositions concrètes pour une coopération entre universités iraqiennes et iraqiennes- kurdes avec les universités allemandes et d'autres institutions académiques : instruction d'allemand, coopération administrative, bourses pour étudiants en médecine. Ça sera beaucoup de travail de mettre à rouler au moins une partie de ces plans. Finalement, je ne pourrais que me rendre sur une sorte de tour de mendiant auprès des universités, des ministères et du Service d'Échange Académique Allemand. Mais il faut finalement qu'il y ait de l'aide pratique et beaucoup plus concrète que les aides financières de l'UE et des États européens pour les organisations de l'ONU actives en Iraq. Combien de fois dans les dernières années et aussi à cette fois-ci encore, j'ai déjà entendu l'espoir que « les Européens » devraient s'engager d'une façon indépendante et visible en Iraq et dans la région kurde. Personne ne doit me convaincre, mais à la maison je n'ai pas eu du succès avec de telles idées. Les uns ne veulent pas contrecarrer les États-Unis, les autres craignent l'insécurité dans le pays, les troisièmes que les projets dans la partie kurde pourraient être compris comme contribution à la désintégration de l'Iraq. Beaucoup de Kurdes et kurdiennes rêvent en fait d'un État indépendant, mais les responsables politiques connaissent aussi les dangers et accentuent encore et encore qu'ils veulent rendre leur contribution à un Iraq intégral avec un Kurdistan autonome. La sécurité et le développement économique positif dans les trois provinces kurdes pourraient être utilisés à mon opinion pour des projets européens qui renforceront la collaboration interne dans l'Iraq. Peut-être à cette fois-ci je réussirais plus au sein de l'UE et en Allemagne qu'il y a un an. Que mon collègue irlandais Simon Coveney avec lequel j'ai été en février 2006 entre autre à Halabja et moi n'aient pas encore réussis d'amener les autorités d'aider aux victimes de l'attaque de gaz toxique de 1988 ne m'encourage pourtant pas vraiment. Je mentionne cette expérience dans toutes les conversations avec les politiciennes et les politiciens kurdes pour attirer leur attention aux problèmes. Quelques jours après notre visite au mémorial de Halabja, il a été réduit en cendres par des habitants de la ville en mars 2006. Il n'était pas un mémorial pour les victimes, mais pour la pauvreté des gens. Après tout que j'ai vu, écouté et vécu là-bas, je comprends l'indignation. Le ministre des affaires étrangères des États-Unis, Colin Powell, a été à l'ouverture du mémorial à Halabja, d'autres politiciennes et politiciens internationaux l'ont visité encore et encore. Il est – à juste titre – une place importante pour attirer l'attention aux crimes horribles de Saddam Hussein. Mais à quel point est-ce que ces visites doivent avoir l'air malhonnête pour les gens concernés, car Halabja jusqu'ici n'est toujours pas un lieu pour l'aide médicale et sociale de la communauté européenne ou ne serait-ce que pour une investigation des conséquences à long terme sanitaires et environnementales. Plusieurs fois j'ai aussi du entendre hier que l'exécution de Saddam avant la fin de l'investigation juridique du bombardement chimique de Kurdes est vu comme une tentative de ne pas éclaircir ce crime sur le plan légal du tout.

11 heures au Parlement kurde

Je me souviens bien de cet immeuble laid du temps de Saddam, justement parce que son architecture laide ressemblant à une forteresse est si répulsive. Exprès pour nous il a été

ouvert en dépit des jours fériés islamiques mais vidé de gens à part quelques gens de sécurité. Nous parlons au vice-président du parlement régional kurde, Muhamed K. Salehi (Dr. Kamal Kirkuki figure en tant que second variant du nom sur sa carte de visite et il faut que je me familiarise avec la signification de ces différences ; mon manque de connaissances sur d'autres cultures me trouble toujours de nouveau). La chambre de travail a l'air sombre, non seulement parce que peu de lumière entre par les petites fenêtres ; mais parce qu'elle est remplie à fond avec des meubles noirs. L'éclaircie est la collaboratrice jeune, à cheveux blonds teintés, sûre d'elle et courante en Anglais qui interrompt fréquemment son chef un peu introverti et revêché, parlant d'une manière très réfléchie. Le Kurdistan, cela l'on le sent lors de telles occasions encore plus que d'habitude, est une autre société que le reste de l'Iraq. Paulo et moi racontent de nos motivations pour la visite et de nos impressions, de l'initiative de dialogue « Iraq avec avenir » et des plans pour une coopération européen- iraqienne qui devrait servir aux possibilités positives du Kurdistan. Dr. Kamal Kirkuki parle un peu d'Allemand qu'il a appris dans l'émigration, je crois à Vienne, pour le reste, l'on traduit du Kurde vers l'Anglais : « Ils faut que nous développions notre démocratie, les gens doivent faire confiance à eux-mêmes et prendre de la responsabilité eux-mêmes. Ceci est le plus difficile après tant d'années de dictature et des destructions sociales et mentales. Nous voulons bâtir notre région ensemble avec les Arabes, Turks, Assyriens et Chrétiens. Le passé terrible ne nous a pas amené à la haine envers les Arabes, nous voulons regarder en avant en commun et d'une façon ouverte. Avec le gouvernement centrale il y a beaucoup de problèmes, mais nous ne voulons pas les résoudre en conflit, mais par des négociations. Jusqu'alors nous recevons par exemple beaucoup moins d'argent que l'on nous doit d'après la constitution de Bagdad. » Quand il parle des différences en Iraq, Kamal Kirkuki est général par-dessus toute mesure : « Aucune religion est meilleure que l'autre et aucune nation. Nous voulons un Erbil sûr autant qu'un Falludjah sûr, nous aimons Bagdad en tant que notre capitale autant que nous aimons Erbil. » D'une façon âpre et soudain avec tempérament il critique le rapport Baker-Hamilton, le concept pour une nouvelle stratégie des Etats-Unis en Iraq et des idées semblables du Groupe de Crise Internationale (ICG). Surtout les propositions de limiter l'autonomie du Kurdistan et de remettre le référendum sur l'avenir de Kirkuk ou de ne même pas le tenir ont révolté les politiciens kurdes dans les dernières semaines. « Nous ne permettons pas la rupture de la constitution par des pouvoirs étrangers. » Ces plans, il dit, détruiraient la paix aussi au Sud et au Nord de l'Iraq : Alors Falludjah ne deviendrait pas sûr comme Erbil, Erbil deviendrait aussi peu sûr que Falludjah. Baker et Hamilton aussi bien que le ICG ne sont pas venu au Kurdistan. Saddam a plutôt prolongé la pipeline au Nord de 200 km pour qu'elle ne mène pas par notre région. Les stratèges américains font le même grand tour autour de nous. N'empêche qu'ici ils pourraient se balader en ville dans des pantalons courts. A Falludjah, ils pourraient s'habiller en Arabe et seraient assassinés tout de même. Même lors de leur visite dans la zone verte de Bagdad ils ont consulté les politiciens kurdes. » Lorsque nous lui posons à lui aussi la question de l'exécution de Saddam, il répondit littéralement : « Saddam était un second Hitler, dans un autre temps, à un autre lieu. Il n'a non seulement fait assassiner des Kurdes, aussi des Arabes shiites et sunnites, même sa propre famille. Il était une menace pour l'Iraq, pour les pays voisins et pour le monde. Pour cette raison aussi, nous étions en faveur de l'invasion américaine. Mais nous réfutons la forme et manière dont il a été exécuté. Elle a nourri des graves doutes de l'indépendance de la justice iraqienne. » J'aurais bien aimé parler un peu plus de ça, de notre rejet principal de la peine de mort et des comparaisons avec Hitler douteuses qui sont nourri à Gauche autant que parmi d'autres forces politiques. Saddam était un dictateur brutal. Ses premières victimes étaient les communistes iraqiens qu'il fit assassiner d'une manière bestiale sans que le mouvement communiste autrefois si fort aurait dit mot et aurait montré de la solidarité avec ses propres camarades. Cela et toute autre cruauté peut être dénoncée avec la sévérité requise sans nécessité d'une égalisation avec Hitler et le national socialisme allemand. Mais la conversation avait fini, et je crains que pour des politiciens kurdes une telle continuation aurait été un débat plutôt académique.

Nous sommes assis dans les voitures qui nous amèneront à Diyala, mais il nous faut encore attendre nos valises. Quatre jeeps Chevrolet sont prêts, ainsi que seize hommes bien armés et protégés par des vestes protectrices, dont quatre ont pris place dans la voiture avant et arrière moi. A côté de moi sur le fond de la voiture aussi il y a une Kalachnikov. J'espère qu'elle n'est pas là pour moi. A une heure et demie nous avons encore pris notre déjeuner avec le recteur, le ministre de l'éducation kurde, le gouverneur et quelques professeurs. Ils pensent que nous sommes fous de voyager à Diyala. Tout au moins nous aurions du nous faire pousser des moustaches. Dans mon cas, pourtant, même cela n'aurait pas de sens. J'avais l'air beaucoup trop européen. Ça ce sont les remarques qu'il me faut encore. Le doyen de la faculté de médecine vint encore une fois vers moi : « Est-ce que vous voulez vraiment partir ? Quel chemin est-ce que vous prendrez, une voie sûre, j'espère. » Je hausse les épaules, souriant (je crois) et dit : « Bien sûr. » Et nous sommes partis. Non, je ne veux pas d'un retour et tout ce qu'il y aurait pu être fait pour notre sécurité a été fait. En plus personne à part nous et Abdullah's gardes sait du voyage, de la route et même pas que trois européens sont en route.

Nous sortons d'Erbil, passons par l'aéroport et allons en direction du Sud. Pour une demie heure nous serons encore sur le territoire kurde. Le pays est plat et sec. Dans la distance seulement, l'on entrevoit les silhouettes brumeuses de montagnes basses. Sur quelques champs épars il y germe déjà du vert de céréales. Le trafic sur la routes est dense : des voitures personnelles, des camionnettes et des camions. Pourtant nous avançons vites et les contours de la chaîne des montagnes ressortent encore plus clairement dans le soleil brillant dans nos visages comme des ombres d'un gris foncé. Le paysage reste sans imagination. Il n'a pas d'idées spéciales, à part son brun sec et pierreux je n'ai pas de description pour lui. Aussi derrière les collines arrondies et glaiseuses, ça n'a pas l'air trop différent, aussi bien que maintenant quelques arbres d'eucalyptus rares, gris, en guenilles, des tilleuls chauves et des saules sur un tributaire du Tigrais créent un change modeste. La route est devenue une autoroute délabrée, semée de trous. Je suppose que nous allons bientôt arriver à Kirkuk. Comme déjà si souvent les images devant mes yeux entrent en conflit avec les images de l'Iraq dans ma tête : Toute vie continue dans ce pays meurtrier. Les enfants jouent au football sur un terrain nettoyé de pierres, des autres jouent au volley ball. Les paysans labourent paisiblement leurs champs. Des pasteurs poussent leurs agneaux et leurs chèvres par les prés fanés d'hivers. Des marchands ont accumulés des montagnes de choux au bord de la route. Les femmes pendent du linge dans les cours. Des hommes crèpent une façade. Dans un bistro des hommes sont assis sous une plane derrière un thé ou un café et regardent la route oisivement. Seulement les nombreuses barrières de rues avec leurs mitrailleurs, leurs blindés, leurs soldats et leurs policiers détruisent l'idylle paysanne quelques trois ou sept minutes. Ça serait donc si paradoxal que ça: Peut-être uniquement celui qui ne vit pas ici constamment peut se débarrasser lors d'un tel voyage des pensées des attentats quotidiens, des assassinats, des explosions de bombes en Iraq aussi peu que moi (et d'autant moins ceux qui n'étaient jamais ici et ne doivent pas puiser toute leur image de l'Iraq des médias européens).

Encore dans la steppe maigre avant Kirkuk le trafic commence à se boucher dans cinq lignes, signe sur d'un contrôle policier particulièrement grand et détaillé. Même à travers les fenêtres fermées ça sent pourri, huileux. Quelques kilomètres après mon nez, mes yeux aussi remarquent les tours d'exploitation et les flammes de gaz aux bords de la route. Puis nous entrons dans un désert laid gris de maisons, par lequel courent des rues et des ruelles pleines d'ordures. Cela donc est Kirkuk, le tant désiré, disputé et encerclé de batailles. Sur un carrefour l'on peut voir le bloc de béton avec une image de Saddam à moitié détruite comme il en y a des milliers dans tout le pays ; cela ne vaut apparemment pas la peine de l'éliminer complètement ou de le rendre complètement méconnaissable. Kirkuk a d'autres problèmes.

Après un quart d'heure nous avons quitté la ville. De nouveau les tours nous accompagnent avec leurs pompes de pétrole. L'odeur pénétrant de station-service se faisait

sentir aussi en ville. Mais les vraies stations- services sont fermées. Des centaines de véhicules attendent devant les chaînes qu'un jour, demain ou après demain, du pétrole sera livré. Nous allons à travers le désert. A notre rencontre vient une colonne de l'armée américaine. Les mitraillettes sur les blindés sont dirigées d'un air menaçant vers la droite et vers la gauche dans le terrain. Le terrain à gauche (de leur point de vue) c'est nous.

Il est devenu six heures moins le quart. Il y a peu de choses à voir et il fait aussi déjà un peu plus sombre. Les postes innombrables militaires et policières ou qui encore peut-être contrôle les rues, n'offrent pas de changement non plus. Je lis encore un peu dans le « 1935-1944 » de Mihael Sebastian.

19 heures

Il fait noir. Il n'est plus question de lire et si jamais je pourrais déchiffrer les notes que je fais de chance sur le papier, je le saurais au plus tôt demain matin. Nous avons voyagé plus de deux heures à travers le désert pierreux et brun. Au début j'étais encore capable de voir des lits desséchés de rivière qui ne porteront de l'eau certainement uniquement lors du temps de la fonte des neiges. Rarement ils y apparaissent les lumières isolées d'un villages ou la lampe désespéré d'une ferme isolée. En fait nous avons voulu éviter un voyage dans la nuit, mais nous sommes parti beaucoup plus tard d'Erbil. Maintenant seulement des voitures militaires sont en route. Nous n'approchons chaque blocage de rue qui apparaît dans nos phares qu'avec caution. Je n'ai pas d'idée quels sont les uniformes officiels en Iraq. Que des foulards palestiniens y apparaissent pourtant et des sneakers je n'ose pourtant pas croire et nos gardes aussi semblent suspicieux pas mal de fois.

Il y a juste un moment, il est sept heures et demie, c'est devenu hectic. Pourtant je n'en peu pas faire de sens, de toute façon nous serons bientôt de nouveau en route. A un des postes de contrôle, deux coups de fusils d'avertissements étaient tirés juste devant notre voiture. Je ne vois que la lumière du feu et entends l'éclat. Je ne suis pas effrayé, mais le sentiment d'être impuissant est d'autant plus grand. Je suis assis dans une voiture dont je ne pourrais jamais m'en sortir avec quatre hommes armés auxquels je fais grande confiance, mais auxquels je ne peux pas parler, et dont je ne soupçonne pas, en dépit de leurs Kalachnikovs, ce qu'ils pourraient faire : En dehors l'on ne voit presque rien. Nous au contraire sommes une cible bien illuminée, en quelque sorte une cible idéale. Mais je ne peux pas comprendre la situation après tout, et après un bref échange de mots en Arabes mes garçons sont de nouveau très calmes. Peu de temps après je vois des soldats américains qui cherchent les bords des rues avec des phares et des détecteurs de métal. Pour l'Iraq ils ne constituent pas une solution, j'en suis persuadé, pour moi en ce moment pourtant il en sont une. C'est une situation paradoxale ça.

A continuer bientôt.